

CHAPITRE I

Sur l'Olt, à hauteur d'Albas, à sexte¹ du 2 juillet 1224

Amelh l'avait senti dès le départ.

À peine la gabarre s'était-elle éloignée de vingt brasses des quais, au port Bullier, qu'il l'avait senti : quelque chose n'allait pas. Le maître du bateau possédait longue expérience de la navigation sur la rivière d'Olt, et sur la Garonne, assez pour avoir appris à déceler la moindre anomalie de comportement de ces larges embarcations à fond plat. Pourtant, ce n'était rien : Amelh avait dû seulement forcer un peu sur le gouvernail pour s'engager dans le bon courant et aborder la première digue et son passelis² dans un alignement correct. Ce n'était rien, mais ce n'était pas normal, surtout au départ, alors que nul choc n'avait pu encore fausser la barre.

Les cinq hommes qui ce jour-là l'accompagnaient pour ce voyage, où l'on allait livrer à Bordeaux une vingtaine d'énormes ballots de tissu, avaient eux aussi senti la tension. Amelh, en principe, ne quittait point Cahors et le

1. Vers 11 h du matin.

2. Sur les rivières, trou à fort courant ménagé dans une digue pour permettre le passage des bateaux.

port Bullier sans échanger avec ceux restés à terre de grands gestes d'au-revoir et quelques plaisanteries aussi lourdes que graveleuses. Une sorte de coutume... Cette fois, rien de tout cela : le maître du bateau avait gardé le silence, visage tendu, et il avait donné de petits coups de gouvernail, comme pour en tester la solidité.

À Luzech, alors que l'on passait au pied du haut donjon de pierre, Amelh avait lancé un juron à faire rougir un corps de garde et s'était pendu de tout son poids au gouvernail. La gabarre, frôlant dangereusement le bord de la digue, était passée.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » avait demandé l'un des hommes, exprimant ainsi l'inquiétude de tout l'équipage.

Amelh avait grogné en regardant derrière lui, vers le passelis qu'il venait de franchir de justesse. « Ce foutu bateau est aussi aisé à diriger qu'un mur de briques ! » s'était-il exclamé. « Encore un coup comme celui-ci, et on mange la digue... »

Les hommes s'étaient regardés, inquiets. Le plus jeune avait donné un léger coup de coude à son voisin le plus proche :

« Tu sais nager, toi ? »

L'autre avait haussé les épaules.

« Hé ! Pardi ! Comme un caillou enfermé dans un coffre de fer !... Et toi ? »

– Heu... un... un peu...

– Je vois : comme un caillou sans le coffre... »

Le jeune avait baissé le nez. Un autre gabarrier, assez âgé, s'était donc décidé à rassurer tout à fait ses compagnons : « Bah ! De toute façon », avait-il lancé à la cantonade, « si tu tombes dans ces remous, tu auras beau savoir nager, tu iras quand même nourrir les brochets, va, t'inquiète de rien ! »

Pris par la peur, les cinq hommes avaient alors proposé de se rapprocher de la berge et de s'arrêter là. Nul

n'ignorait la dangerosité de la rivière... Mais le seul fait que l'équipage osât suggérer une manœuvre, quelle qu'elle fût, avait braqué Amelh : lui seul pouvait décider d'interrompre leur voyage, et il le ferait lorsqu'il le jugerait bon, pas avant. Si seulement il avait su combien de catastrophes, dans l'histoire humaine, ont été provoquées par l'orgueil, peut-être eût-il ravalé sa fierté et se fût-il rangé à raison.

À Luzech, il était temps encore.

« Pour l'instant, ça passe », avait-il au contraire affirmé d'un ton péremptoire. « On continue. Celui d'entre vous qui n'est point content n'a qu'à sauter à l'eau. Avec ces chaleurs, ça le rafraîchira ! »

Maugréant, multipliant les discrets signes de croix, ses cinq compagnons s'étaient pris à observer la rivière et à écouter les moindres craquements produits par la carcasse du bateau. Entre eux, ils murmuraient : « Cette maudite bourrique va nous occire. » Cependant, comme pour donner raison au maître de la gabarre, le passelis suivant avait été franchi sans problème, tout droitement ainsi qu'il se doit. « Ah ! » s'était écrié Amelh, moins rassuré toutefois qu'il voulait bien le laisser paraître.

Et puis on était bientôt arrivé sous les falaises envahies de végétation d'Albas... À partir de cet endroit, la rivière se faisait plus coléreuse et le courant s'accélérait. Amelh sentit la gabarre qui partait de l'avant, comme un pied nu glisse sur une pierre mouillée. L'embarcation prit de la vitesse, et il n'y avait rien là que de très habituel. Rien d'inquiétant en temps normal. Mais au fond de lui, Amelh savait qu'il n'était pas "en temps normal". Il se maudit de la réaction de fierté mal placée qu'il avait eue à Luzech, et il savait déjà qu'il était trop tard : happé par le courant, le bateau ne pouvait plus être amené à la rive avant la digue.

Un quart de lieue après Albas, le passelis ouvrait sa gueule où l'eau se jetait, bouillonnante, dans un grondement rageur et assourdissant.

« Tout va bien ? » gueula un des hommes d'une voix brisée.

Amelh ne répondit pas... Il s'arcbuta contre le gouvernail et poussa pour mettre la gabarre en ligne. Alors, il perçut la vibration. Si ses compagnons n'avaient été occupés à s'accrocher à tout ce qui pouvait servir à se tenir debout, ils auraient pu voir son visage pâlir et ses yeux s'écarquiller. Le bateau n'eut aucune réaction et il resta dans sa position. Légèrement en travers, il fonçait droit sur la digue, ignorant l'orageux appel du passelis. Amelh le savait : au dernier moment, le goulot du passage attirerait à lui l'embarcation et, si elle n'était point en ligne à ce moment, elle se mettrait à tourner, elle heurterait la digue et se briserait telle une brindille sous les sabots d'un cheval.

Amelh poussa plus fort encore sur la barre.

« Venez m'aider ! » cria-t-il.

L'un des hommes, moins effrayé que les autres, se précipita. Il se jeta contre le gouvernail et se mit lui aussi à pousser.

« Plus fort ! Pousse plus fort, baudet ! » hurlait Amelh, désormais complètement affolé. « Il faut redresser cette merderie ! »

La gabarre trembla.

Dans les bras tétanisés des deux hommes, la vibration se fit plus forte. Et il y eut un claquement sourd, suivi d'un sifflement semblable à celui produit par la lanière d'un fouet. Dans un cri de douleur, Amelh s'effondra, le visage durement frappé par une corde soudain rompue, et le bateau, tout à coup privé de gouverne, se mit à tourner sur lui-même, entraîné de plus en plus vite vers la digue.

« Maudite bourrique », répéta le gabarrier à l'adresse d'Amelh, qui tentait de retrouver ses esprits, « voilà le résultat de ta... »

Il ne put en dire plus. Horrifié, il vit la digue se rapprocher très vite, il entendit l'affreux gargouillement du passelis, et il sentit que le bateau, livré aux caprices brutaux de la rivière, commençait à se disloquer. Des ballots tombèrent à l'eau, entraînant un, peut-être deux hommes avec eux... Ensuite, il y eut un choc violent. La gabarre heurta les pierres de la digue, se souleva, puis retomba, brisée en son milieu, éjectant hommes et chargement. Le courant s'empara des morceaux épars, des corps, des lourdes balles de tissu, les mêla dans le maelström des eaux furieuses, les força à s'enfoncer dans le passelis et les rejeta plus loin, au-delà du barrage, déchiquetés. Quelques brefs instants avaient suffi : il ne restait plus rien de la gabarre lourdement chargée qui, le matin même, avait quitté Cahors à destination du port de Bordeaux.



Berges de l'Olt, en amont d'Albas, sexte du 2 juillet

Les trois cavaliers avançaient lentement, longeant la berge au plus près, ne quittant jamais la rivière des yeux. Celui qui allait en tête portait un vaste manteau noir, la cotte de maille et le casque à nasal. À sa hanche, battant le flanc du destrier, une épée richement gainée de cuir noir rehaussé de plaques d'argent affirmait le rang social de son propriétaire : un chevalier. Les autres étaient de simples routiers, revêtus de drap grossier, les cheveux longs et sales, les mines aimables de portes de cachot, et le fait qu'ils eussent une épée à leur côté montrait tout aussi bien leur rang : des tueurs.

« Devons-nous encore chevaucher loin ainsi, monseigneur ? » fit l'un des routiers sur un ton qui masquait mal l'impatience. Le chevalier ne prit même pas la peine de le regarder pour répondre : « Aussi loin qu'il le faudra », laissa-t-il tomber. Et son ton à lui fut si rogue que l'autre résolut de se le tenir pour dit.



Sur l'Olt, au passelis d'Albas, sexte sonnée du 2 juillet

Ce fut la douleur qui le ramena à la conscience. Amelh eut un brusque sursaut. Il porta la main à son visage et, ouvrant les yeux, la découvrit pleine de sang. Il essaya de bouger mais son corps endolori lui refusa tout service. Sa joue lui faisait mal, elle était brûlante. Alors, inclinant doucement la tête à droite puis à gauche, il regarda autour de lui : où était-il ? À ses pieds, la rivière coulait, d'apparence calme. Il était trempé, allongé sur un lit de boue, l'un de ses bras enroulé autour du tronc d'un arbre dont les feuilles pendaient jusqu'à toucher l'eau. Une nouvelle douleur sembla s'éveiller brusquement. De sa main libre, il se toucha la cuisse et réprima un cri : il crut que sa jambe était brisée, mais il comprit bientôt qu'elle était seulement enserrée dans un nœud de cordages et que cela coupait la circulation du sang. Du bout de ses doigts, bougeant le moins possible, peu à peu il parvint à desserrer l'étreinte et, soulagé, il se prit à réfléchir à sa situation. Il se souvenait, maintenant, de ce qui était arrivé. Pensant à la faute commise par arrogance, il sentit les larmes monter à ses yeux. Il était responsable de la perte d'une gabarre chargée et de la mort probable de cinq hommes. Mais tout de même, songea-t-il, cette dureté du gouvernail, cette vibration étrange, ce claquement et ce coup de fouet en plein visage... Certes oui, il

aurait dû accoster, et vérifier les attaches de cordes du... Sa pensée, bizarrement, en fut comme suspendue. Malgré la douleur lancinante au visage, il se redressa d'un bond et se retrouva assis. La corde ! La vibration, le claquement, le coup de fouet... La grosse corde qui fixe en principe la barre du gouvernail à son support avait soudainement lâché. Et ce qu'il avait ressenti dès le départ, ce n'était pas une résistance anormale de la gouverne, c'était au contraire un trop grand relâchement de l'attache qui, à mesure qu'elle se détendait, rendait impossibles les mouvements les plus simples, comme si l'on avait essayé de donner la direction avec une lourde planche désolidarisée de l'embarcation qu'elle était censée conduire. Comment aurait-il pensé à cela ? De mémoire de gabarrier, cela n'était jamais arrivé...

Amelh se pencha en avant et s'empara de la corde qu'il avait enlevée de sa jambe. Il tira et s'aperçut qu'elle était toujours attachée à un lourd morceau de bois demeuré dans la rivière, coincé sous des racines. Rassemblant ses forces, il tira plus fort : c'était un morceau du gouvernail. Mais ce qui l'étonna le plus, ce fut l'extrémité du lien qui bientôt apparut sous ses yeux. La corde avait été coupée, cisailée jusqu'à la moitié de son épaisseur. Si elle avait rompu, rendant la gabarre incontrôlable, ce n'était pas l'effet du hasard. C'était le résultat d'un sabotage...



Berges de l'Olt, passelis d'Albas, sexte sonnée du 2 juillet

« Là ! » s'écria l'un des routiers... « Là ! Monseigneur, voyez ! »

Le seigneur retint son cheval et regarda dans la direction que lui indiquait son homme de main : sur la digue, en contrebas de la berge, on voyait fort bien un ballot

de tissu éventré, quelques planches, et même le corps d'un homme, disloqué, les jambes traînant dans l'eau, comme si la rivière essayait de le happer. « Nous y sommes, je crois », dit le chevalier. « Allons voir cela de plus près... »

Et il poussa sa monture dans le petit sentier qui rejoignait le bord de l'eau.



Berges de l'Olt, passelis d'Albas, sexte sonnée du 2 juillet

Avec précaution, Amelh se toucha de nouveau la joue. C'était bien la corde qui l'avait ainsi frappé. Douloureux mais sans gravité. Il se pencha un peu pour voir à travers les feuillages qui l'entouraient : il n'était pas très loin du passelis. La rivière avait dû le rejeter sur le rivage, ou peut-être avait-il réussi à se hisser lui-même à l'abri, bien qu'il ne s'en souvînt pas, et sans doute devait-il la vie à ce morceau de gouvernail auquel il était resté lié.

Quand il entendit le pas des chevaux, il ouvrit la bouche pour appeler à l'aide, et il se retint de justesse... La certitude d'avoir été victime d'un sabotage lui suggéra la plus grande prudence. Il se cacha du mieux qu'il put et décida d'attendre de savoir qui venait là. Bien lui en prit. Comme il voyait les jambes de trois chevaux passer tout près de lui, juste au-delà de la broussaille et d'une haie d'arbustes bas, une voix lui parvint :

« C'est bien la gabarre... Jamais je n'aurais cru qu'elle parvienne aussi loin. Il faudra faire mieux la prochaine fois. »

Amelh se recroquevilla plus encore, retenant même sa respiration. Une seconde voix s'éleva, répondant à la première : « Nul n'a survécu, il semble, monseigneur...

– Je l'espère bien ! »

Si Amelh avait pu disparaître dans la terre, il l'aurait fait sans hésiter.

La voix de "monseigneur" reprit :

« Nous allons toutefois nous en assurer. Descendons la rivière sur encore une ou deux lieues. Si l'un des hommes de la gabarre a réussi à nager jusqu'à la rive, nous le trouverons... et le tuerons ! »

Une troisième voix intervint alors :

« Ils ont été engloutis, pour de sûr... Mais la rivière rendra les corps, tôt ou tard.

– Et personne ne se préoccupera de savoir qui ils sont, vous pouvez m'en croire ! L'essentiel est qu'ils soient morts. »

Amelh l'avait échappé belle. L'Olt l'avait d'abord épargné, et ensuite il avait eu le réflexe de ne point appeler au secours. Il résolut de se reposer là où il se trouvait et d'attendre la nuit pour rentrer à Cahors, à pied, bien forcé, vivant malgré tout. Tandis que les trois chevaux repassaient près de lui, remontant le sentier, il entendit encore :

« C'est grand dommage, tout ce tissu gâché, monseigneur. Il avait certes forte valeur.

– Assurément », fit la voix de "monseigneur". « Pour dame Braïda et sa maisonnée, ceci n'est que le début des ennuis. Quant au tissu, à la fin, je gage qu'il arrivera jusqu'à Bordeaux, mouillé et déchiré sans doute, mais il arrivera à bon port ! »

Trois éclats de rire glacèrent le sang d'Amelh. Il s'enfonça le visage dans la boue et se mit à pleurer.

CHAPITRE II

Cahors, à l'aube du 5 juillet 1224

Vêtu de son bel habit blanc, le regard bleu porté haut et loin, la barbe taillée avec soin, frère Odon de Belfort, chevalier du Temple, avait fière allure... Pour autant, ce matin-là, il n'était guère de bonne humeur.

Frère Ernaut, affolé, venait de débouler dans sa chambre en criant au mort. De fait, dans une écurie proche de la maison du Temple, et qui était non loin de la rue Saint-Urcisse, on venait de découvrir un pendu, dûment passé de vie à trépas comme l'est celui qui pendouille par le cou sans quelque chose sous lui pour poser ses pieds. Frère Odon fut tenté un instant de répondre qu'il ne comprenait pas très bien en quoi cela pouvait l'intéresser. Puis, à la réflexion, il vit là l'occasion de faire œuvre de charité et aussi, gratification non négligeable, de gâter quelques nuits à monseigneur Guillaume de Cardaillac, seigneur-évêque de Cahors, qu'il détestait aussi peu chrétiennement que possible.

D'un revers de main agacé, le moine-chevalier chassa la mouche qui s'obstinait à aller et venir sur son front depuis que le jour s'était levé et que la chaleur, avec lui,

avait refait son apparition... Cela faisait plusieurs journées que le temps était en permanence à l'orage, mais il ne pleuvait pas. Une chaleur lourde, moite, asséchait la terre, la craquelait, et énervait les hommes comme les bêtes. Ces maudites mouches n'étaient pas en reste en matière d'énervement : elles s'engluaient à la peau, sans doute assoiffées de sueur, avec le même entêtement que mettent les pigeons à enfienter tout ce qui se trouve en dessous d'eux.

« Saleté ! » grogna Odon. « Engeance plus collante que gale sur un chien ! »

Ernaut leva un sourcil étonné et un peu inquiet.

« Le pardon ? » fit-il.

Odon de Belfort réalisa alors que son jeune frère avait cru qu'il s'adressait à lui. Il précisa :

« Je parle des mouches.

– Ah oui. Elles sont agacées...

– Elles ne sont point les seules, par Dieu ! » répliqua le chevalier en se frappant le front derechef, où la bestiole venait de se poser une fois de plus. « Saloperie de saleté ! » Il attrapa son ceinturon. « Bien. Allons voir ce pendu. Ce serait un suicide ? »

Hé ! pensa l'autre, à moins qu'en trébuchant l'homme n'ait involontairement passé son cou dans un nœud coulant qui traînait par là.

« Je le crains fort pour son âme, la pauvre », répondit-il pourtant avec sérieux. Puis il ajouta : « Quant à son corps, il finira à la fosse commune, hélas !

– C'est encore à voir, frère », dit Odon, « c'est encore à voir... »

Puis il boucla son ceinturon et glissa l'épée au fourreau. Il hésita à prendre son casque, mais y renonça à cause de la chaleur. Depuis des jours, il transpirait du matin au soir et, quoiqu'il fût ou ne fût pas, il n'arrivait point à obtenir de ses longs cheveux qu'ils retombent

autrement qu'en mèches filasses et collées. Il en était au désespoir, car il soignait son apparence avec beaucoup d'attention : les mauvaises langues prétendaient du reste qu'il coûtait plus cher au Temple, en bains et autres soins du corps, que l'eût fait une croisade en armes et en chevaux.

« Nu », dit-il en soupirant, « on n'est bien que nu, et dans l'eau !

– Comme enfantelet en baptême ! »

Odon regarda Ernaut : oui, le jeune homme avait l'air sérieux. Le chevalier haussa les épaules. À quoi bon lui répondre ?



« Ça pue », dit simplement le Templier en pénétrant dans l'écurie. Et il porta vivement sa main gantée de cuir à son nez.

Quelques chats à demi-sauvages, mêlés à une bande de rats énormes, s'échappèrent dans tous les sens, affolés par cette arrivée imprévue.

Frère Ernaut, pour sa part, était blanc tel un linceul, le cœur au bord des lèvres. « Je vais vomir », dit-il... Ce qu'il fit, effectivement, à l'instant même. Odon songea que celui-là n'était point encore prêt à affronter les batailles, avec leur lot de cadavres forcément un peu odorants... Laissant le frère à la tripe sensible nettoyer ses bottes maculées de vomi, le chevalier regarda autour de lui. Au fond de l'écurie, accroché par le cou à une poutre, pendait le corps d'un homme. Il en venait un incroyable ronflement : les mouches. En se rapprochant, Odon de Belfort vit que le pendu était nu comme un ver et que des nuées de mouches bleues, de ces grosses mouches à viande aux reflets de métal poli, s'agitaient autour de ses orifices naturels. Le nez, les yeux, la bouche, et même

d'autres trous que la décence interdit de nommer étaient envahis par ces petits monstres volants.

En prenant garde à ne pas tremper ses bottes dans la merde laissée par les chevaux, Odon vint tout près du cadavre et agita ses mains pour en chasser les mouches. Ce faisant, il souleva un véritable nuage bourdonnant et dut reculer.

« Sait-on qui est cet homme ? » demanda-t-il.

Ernaut, qui se reprenait à peine, répondit d'une voix faible :

« Non, messire... Il... Il est tout nu... »

– Oui, et alors ? »

Le jeune homme hésita. Certes, la nudité n'empêchait point de reconnaître quelqu'un. Pouvait-il avouer qu'en dehors de lui-même il n'avait jamais vu d'homme entièrement nu et que pour cette raison il n'avait pas vraiment regardé celui-là ?

« Qui l'a trouvé ? »

– Les chats », lança une voix rocailleuse venue de l'extérieur. « Bêtes du diable ! »

Odon de Belfort se retourna d'un bloc. Il avisa alors, jambes écartées sur le pas de la porte, le capitaine du guet, le capitaine Mord-bœuf, flanqué de son inévitable compère le sergent Pelfort Pasturat. Et aussitôt, le Templier sentit la bile lui monter aux lèvres. C'était plus fort que lui. Chaque fois que le hasard le mettait en présence de ces deux imbéciles¹, il voyait rouge. Il ne les supportait pas, persuadé à juste titre que la somme de leurs intelligences ne dépassait pas la capacité d'entendement d'un pot de terre cuite. De toute façon, ils étaient hommes de l'évêque : eussent-ils été plus intelligents

1. En ce qui concerne l'intellect de Mord-bœuf et Pasturat, et plutôt qu'un long discours en note de bas de page, toujours fastidieux dans un roman, il est conseillé de lire *La chair de la Salamandre* et *L'assassinat du mort*, du même auteur chez le même éditeur.

que Platon et Aristote réunis que cela aurait suffi à les lui faire détester. Odon regarda un instant en silence les deux soldats. Comme il n'y a jamais égalité parfaite en la matière, il se demanda lequel était le plus stupide. Une vaste question en vérité, sur laquelle bien des penseurs se seraient cassé les dents. Pour preuve : malgré le feu infernal qui tombait du ciel, les soudards portaient leurs casques enfoncés jusqu'aux yeux, et ils suaient à grosses gouttes, des auréoles sombres marquant leurs dessous de bras et le col de leur tunique. Les ânes avaient même enfilé leurs cottes de maille, ce qui devait être un supplice de tous les instants, sans compter que lorsqu'ils les retiraient, il devait se dégager d'eux une odeur de faisan mort depuis trois semaines à faire fuir une armée de putois...

« Quoi ! » répéta Mord-bœuf. « Les chats. »

Du coup, délaissant des pensées somme toute réjouissantes, le Templier inclina légèrement la tête et salua avec ironie les nouveaux venus :

« Capitaine, sergent... Décidément, qu'il s'agisse d'une catastrophe ou d'une crétinerie à dire, on peut toujours espérer votre présence...

– Je n'ai encore rien dit », marmonna Pasturat, confusément vexé.

Frère Ernaut, pour sa part, ne fut pas fâché d'avoir le prétexte à se détourner du pendu. Il se rapprocha du chevalier et lui glissa à l'oreille :

« De quels chats parle-t-il, messire ? De ceux que nous avons fait fuir en entrant ? »

– Ça », s'exclama Odon sur un ton joyeux, « si quelque chose parvient à s'organiser dans cette cervelle de dinde, nous finirons par le savoir ! » Il reprit un semblant de sérieux pour s'adresser au capitaine du guet : « Donc, à la question : "Qui l'a trouvé ?", tu réponds : "Les chats", c'est bien cela ? »

Mord-bœuf bomba le torse, ce qui n'eut pas pour effet de lui donner l'air plus intelligent. Mais à la fin il savait très bien ce qu'il disait et il ne voyait pas du tout ce que cela avait de bizarre. Il saisit aux cheveux un enfant de dix ans à peine, qui se tenait à ses côtés et que personne n'avait remarqué, et le poussa en avant.

« Dis-leur, toi ! » ordonna-t-il.

Le garçon, trop violemment bousculé, vint s'effondrer aux pieds d'Odon de Belfort. Surpris, le chevalier lança un regard mauvais au capitaine et releva l'enfant. Se faisant tout doux, il demanda :

« Qu'as-tu à dire, petit ? Parle sans crainte, tu ne risques rien... »

Impressionné d'être ainsi interrogé par l'un des chevaliers du Temple, ces moines-soldats que l'on craignait autant qu'on les respectait, le gosse dévisagea Odon, le jeune Ernaut, puis, revenant enfin à Odon, rassuré par ce qu'il lisait dans son regard, il expliqua :

« C'est cause de ces bêtes de chats, messire... Il y en a partout, tant que de rats, et qu'on sait rien en faire. Et moi, avec des compaings, je les chasse... » L'enfant se tut un instant. Il se demanda si cela ne pourrait point constituer un péché, aux yeux d'un Templier, de chasser en pleine ville, des chats de surcroît. Il reprit donc, atténuant le propos : « À la fin, je cours beaucoup, messire, et j'en attrape que ça ! » Il claqua ses mains l'une contre l'autre. C'était vrai : ni lui ni ses compagnons de jeu n'attrapaient jamais le moindre chat, et en tuaient encore moins. Ce n'était d'ailleurs pas le but, le seul intérêt de ces battues étant de croire que l'on chassait, et de courir partout, sans arrêt, ainsi que le font tous les enfants. « Rien ! Mais je joue à la chasse, et aussi mes comp...

– Oui, bon », le coupa Odon, « tu cours après ce que tu veux, mon garçon, peu m'importe...

– Qu'est-ce que tu attends pour dire ? » gueula Mordbœuf. « Un coup de pied au cul ?

– Toi », fit le chevalier en pointant un index menaçant vers le capitaine, « quand j'aurai besoin d'entendre sonner une cloche, je t'appellerai ! » Sur quoi il s'accroupit pour se mettre à la hauteur du petit et le prit aux épaules. « N'aie plus peur de cet âne », dit-il... « Il braie et ne rue point². Narre-moi plutôt ton histoire jusqu'au bout. »

L'enfant prit une profonde inspiration.

« C'est point compliqué », soupira-t-il, « j'étais à la course au cul de cinq ou six griffus, et ils sont entrés ici, en passant sous la porte.

– Et tu es entré aussi ?

– Oui. J'ai poussé la porte, elle n'était point clavée. Et je cherchais les chats. Et pis tout d'un coup, j'ai vu ça... » Avec un frisson, il désigna d'un geste rapide l'homme pendu au fond de l'écurie. « Alors, je m'ai dit que c'était point tout à fait normal, pour une affaire, et j'ai parti à la pêche du guet.

– Tu aurais pu nous épargner ça », murmura Odon de Belfort, « mais c'est bien, petit, c'est bien... » Le chevalier mit la main à sa ceinture et en retira une bourse. Sous le regard brillant du gosse, qui avait compris, il plongea ses doigts à l'intérieur et en sortit une pièce d'argent. « Pour toi », dit-il, « tu l'as méritée. Maintenant, va ! Retrouve tes compaings. »

Le gamin n'en revenait pas de sa chance. Son sourire en disait long sur ce bonheur éprouvé, mêlé de fierté : il avait rendu service à un Templier ! Il ne comprenait certes pas trop en quoi consistait ce service, mais il en avait rendu un, c'était certain, la pièce serrée dans sa paume

2. *Note de l'auteur* : contrairement à... oui, bon. Lisez mes autres romans, notamment *Le vol de l'aigle*, et ainsi je n'aurai plus besoin d'intervenir toutes les cinq minutes.

était là pour le prouver. S'inclinant avec maladresse, imitant ce qu'il avait vu faire, dans la rue, à de grands seigneurs, il recula vers la porte. Comme il la franchissait, prêt à se remettre à courir, sans doute pour aller porter et vanter sa gloire toute neuve à ses amis, le chevalier le rappela :

« Petit ! » L'enfant arrêta son mouvement et regarda le Templier. « Près du pont Vieux », reprit ce dernier en souriant, « au-delà des remparts, il est une baraque très vieille et très pourrie. Mais elle est habitée par toute une armée de chats à demi-sauvages... Pour un chasseur tel que toi, c'est bel endroit, où tu pourras courir... »

Avec sur le visage un sourire à faire fondre le cœur de Méduse, le gosse disparut aussitôt.

Alors, Odon de Belfort s'adressa à Mord-bœuf et le ton employé n'était plus le même : « Bon. Puisque tu es là, capitaine, autant que tu serves à quelque chose, ça te changera. À qui appartient cette écurie ? Et sait-on qui est cet homme ?

– Une femme ! » dit soudain le sergent Pasturat, lassé sans doute d'être ainsi traité comme quantité négligeable. Mais son intervention surprit tout le monde, même Mord-bœuf, pourtant habitué à en entendre de pires. Le sergent, devant le silence étonné des trois autres, se rendit compte du trouble qu'il avait provoqué. « Qu'est-ce que j'ai dit ? » fit-il.

Le Templier se reprit le premier.

« Une femme ? » demanda-t-il. « Qu'est-ce que tu me contes là, pauvre benêt ? » D'un geste, il montra le pendu, sur lequel les mouches étaient revenues, plus nombreuses encore. « Cet homme serait une femelle, d'après toi ? Tu sais la différence entre les deux, j'espère ? »

Cette fois vexé pour de bon, Pasturat se rebiffa :

« De quoi ! Je sais voir s'il y a des pendouillantes ou s'il n'y en a point, pardi !

– Et y'en a, là, ou non, bourrique ? » aboya le capitaine, heureux de montrer qu'il était moins bête que son compère. « Moi, j'en vois, et une belle paire, encore !

– Je parlais de l'écurie, point des couilles du pendu.

– Taisez-vous, tous les deux ! » commanda Odon, excédé. « Parlez seulement quand je vous fais question, il suffira ! » Puis, sans se préoccuper des mines offensées que prenaient les deux soudards, il se pinça l'arête du nez, respira profondément, et, presque calmé, revint au sergent Pasturat : « L'écurie appartient à une femme, c'est ce que tu dis ?

– Oui.

– Quelle femme, par Dieu ?

– Dame Braïda, fille de feu Bertrand de Vers³, usurier, décédé voici...

– Ça va, ça va... Je connais. »

Et, bizarrement, le chevalier se renfrogna. Il se passa la main dans les cheveux et grimâça à ce contact un peu collant : était-il présentable ? Parce que Braïda... Ô combien, il connaissait ! Certes, il ne lui avait jamais parlé. Mais il l'avait vue, souventes fois, chez l'évêque – Dieu lui donne la courante, à celui-là ! –, ou bien l'avait croisée dans la rue, et chaque fois il lui avait semblé qu'une lumière entourait la jeune femme et avançait avec elle. Elle était belle à damner un saint ou à envoyer un eunuque tenter de se faire recoudre les parties manquantes. Son mari, Domenc, en était devenu sans doute l'homme le plus jaloué de la cité, voire du comté. Ah oui ! Odon avait beau fouiller dans sa mémoire, il ne trouvait point une autre femme qui eût été capable de lui faire renoncer à ses vœux, à son bel habit, à tout ce qu'il possédait ou ne possédait pas... Et ce pendu, bien inspiré de s'être suspendu en cette écurie, lui donnait une occasion de la

3. Voir *La chair de la Salamandre*, c'est le mieux...

voir, de lui parler, de respirer le même air qu'elle. Pour un peu, il l'en eut remercié, et il se retint in extremis de le faire à haute voix. Cependant, il se tourna de nouveau vers le cadavre. S'en approchant, d'un geste, il en chassa les mouches. Brusquement, il se figea.

« Frère Ernaut ! »

L'autre, ainsi appelé, ne put faire moins que de rejoindre le chevalier en évitant toutefois soigneusement de regarder le corps nu.

« Messire ? »

Le Templier baissa alors la voix, de manière à n'être pas entendu de Mord-bœuf et Pasturat, toujours plantés sur la porte de l'écurie comme peupliers au bord de la rivière.

« Cet homme ne s'est point occis tout seul.

– Ah bon ?

– Non. Vois-tu à ses pieds un tabouret, une caisse, que sais-je, qui lui aurait permis de se hisser jusqu'au nœud coulant et qu'il aurait repoussé ensuite ?

– Non.

– Or, ses pieds sont bien à un bras du sol. Donc, pour atteindre la corde avec son cou, comment a-t-il fait ? »

Ernaut tourna un regard mi-hébété mi-admiratif vers le chevalier. « C'est grand mystère », chuchota-t-il. « Ou diablerie...

– Ni l'un ni l'autre », répondit Odon. « Quelqu'un l'a pendu, voilà tout. » Il se tut un instant puis il monta le ton pour reprendre – et il voulait cette fois être entendu par les soudards aussi : « Toi, frère Ernaut, tu vas aller quérir deux ou trois de nos frères, afin qu'il dépendent ce malheureux et l'amènent en la crypte de la maison du Temple. Pour ma part, avec les deux encasqués, je m'en vais visiter dame Braïda. »

Il eut un soupir : ce n'était guère qu'il voulût se faire accompagner à toute force par les hommes du guet, mais

ainsi, il était sûr qu'ils ne courraient point chez l'évêque Guillaume avant que le pendu fût à l'abri, sous la protection de l'Ordre. Car l'enjeu était de taille : si l'homme était reconnu suicidé, il finirait à la fosse commune... Si en revanche on pouvait prouver qu'il avait été meurtri, il aurait droit à la terre consacrée. En de telles affaires, le Temple agissait toujours de cette manière et cela promettait quelques réjouissances, à coup sûr, tant l'évêque Guillaume de Cardaillac était jaloux de ses prérogatives et semble-t-il soucieux de ne point laisser sans aliment la fosse commune. Assurer à un homme assassiné une vie éternelle paisible était certes de première importance... Contrarier l'évêque aussi, somme toute...

Le chevalier lança un regard glacial vers Mord-bœuf et Pasturat :

« Compris, vous deux ? »

Le capitaine avait compris, même s'il n'appréciait pas de recevoir des ordres d'un Templier, considérant qu'il n'avait à obéir qu'à son évêque. Mais il était en face d'un chevalier, malgré tout, et de surcroît point n'importe lequel : un chevalier du Temple. Bien qu'à contrecœur, il opina du chef, se disant qu'il serait temps ensuite de s'en aller rendre compte à monseigneur Guillaume de Cardaillac : après tout, ce chaland-là ne s'en irait point très loin désormais, et l'on était à peu près assuré de le retrouver aisément dans les environs.

Pasturat, lui, fit un pas en avant et d'un mouvement du menton désigna le pendu :

« Et lui », dit-il, « qui va s'en occuper ? »

Odon de Belfort resta un bref instant interdit. Puis, sur un ton de faux désespoir, il répliqua : « Pasturat, je le jure, si j'étais ton casque, j'aurais honte de recouvrir un tel coffre à courants d'air et je me serais envolé depuis beau temps ! » Sur quoi, il regarda Ernaut : « Toi, va ! » dit-il. « Ne traîne point. »

Et, avant de partir chez dame Braïda avec au creux du ventre l'émotion d'un premier amour et des pensées toutes moins monacales les unes que les autres, il jeta un dernier coup d'œil à l'inconnu. Par acquit de conscience, il chassa derechef les mouches du visage figé. Il ne pouvait savoir ce que cela signifiait, et encore moins ce que cela impliquait. Mais il nota que le mort portait sur la joue droite une longue marque violacée, de la largeur d'une grosse corde, comme si cet homme avait été violemment fouetté en pleine figure.